

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleu ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Comprend du texte en anglais.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE
MAITRE
— DE —
FRANÇAIS
REVUE LITTÉRAIRE

MENSUELLE

SOMMAIRE

1. Chronique, par LOUIS TESSON. — 2. Alphonse Daudet (suite), par ALBERT D'ALFONCE. — 3. Ecrivains et Artistes, par C. LEGLANEUR — 4. Aux petits enfants (poésie) par ALPHONSE DAUDET. — 5. Le moineau du forçat, par PIERRE LOTI. — 6. Marcel Aubin, par LOUIS FRÉCHETTE. — 7. Les grêpes (poésie), par ACHILLE OZANNE — 8. Mariage à la nage, par PHILIBERT AUDEBRAND. — 9. Ça et là. — 10. Mots pour rire.
- 2 ILLUSTRATIONS: 1. Calgary, Alberta. — 2. Ferme près, Griswold, Manitoba.

Montréal

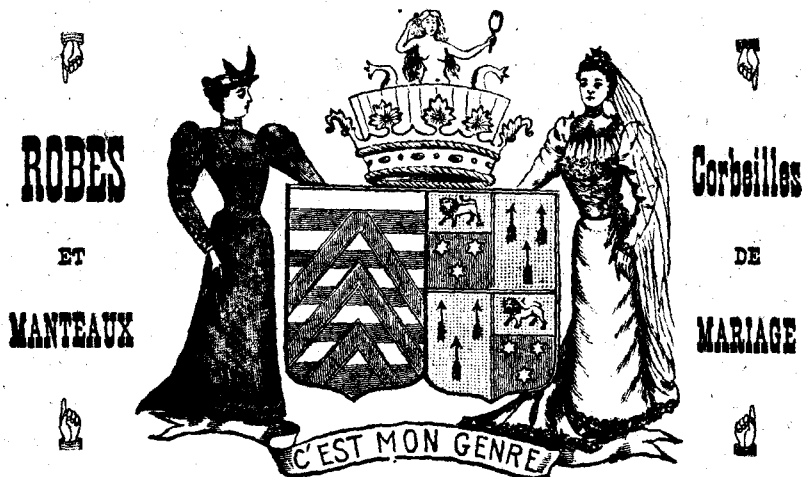
PUBLIÉ PAR MME VVE HÉLÈNE DE POLTORATZKY

Successeur de LOUIS TESSON & C^{ie}

No 2263, RUE STE-CATHERINE

MADAME GEORGE & C^{ie}

709 North Howard Street



BALTIMORE, MD.

MME DE FRONDAT

ROBES ET MANTEAUX

EVENING DRESSES A SPECIALTY

911 MADISON AVENUE

Baltimore, Md.

Mme MERMET

Modes de Paris

*Robes et Manteaux pour Dames
et Enfants*

FUR CLOAKS A SPECIALTY

846 N. Howard Street
BALTIMORE, MD.

School of Languages

728 N. HOWARD STREET

BALTIMORE, MD.

H. ROGÉ, A.B.S.B., Director.

Mlle C. ABRY

French Teacher

205 W. 43RD STREET
NEW YORK

A. F. BORNOT

Teinturier - Degraisseur

S. E. Corner 17th and Fairmount Avenue, - PHILADELPHIA

SUCCURSALES :

1535 Chestnut Street, 113 S. Tenth Street, 1623 Columbia Ave., PHILADELPHIA

716 Market Street, WILMINGTON, DEL., et

1103 G. Street, N. W., WASHINGTON, D.C.

Spécialité de Nettoyage à Sec et Détachage

DEMI-NEUF POUR DENTELLES EN TOUS GENRES

... RIDEAUX, COUVERTURES, TAPIS, TENTURES ...

Remis à neuf.

TEINTURE · EN · NOIR · ET · COULEURS

HOTEL BUCHY

Pension Française

Vins, Liqueurs et Cigares

De Premier Choix

CHAMBRES GARNIES, PRIX MODÉRÉS

253 SOUTH SIXTH ST.

PHILADELPHIA, PA.

N. BUCHY, - Propriétaire.

A. CARON

Cordonnier

*Pour Dames, Demoiselles,
Messieurs et Enfants*

Commandes sur Mesure pour Bottines et
Pantoufles, - Prix Modérés

710 South Thirteenth Street

PHILADELPHIA, PA.

H. L. Rivard,

French Merchant Tailor,

110 S. Twelfth St.,

Philadelphia.

MISS E. D. HAMMOND

MODISTE

221 S. 9th Street, Philadelphia

ROBES

*Tailor-Made Suits, Tea-Gowns,
Wraps, Riding Habits,*

FANCY DRESSING SACQUES

*Reception and Evening Costumes
& Specialty.*

ALFRED GEROT

Restaurant Français

A LA CARTE

CONSOMMATIONS : DE : PREMIER : CHOIX

285 Washington Street, près Swan

BUFFALO, N.Y.

Restaurant Français

ALEXIS BOUSQUET

105 W. 29th STREET (près 6me Avenue), NEW-YORK

MAISON DE PREMIER ORDRE

Table d'Hôte avec Vin et Café : Dejeuner, 40c. Diner, 50c.

Vins, Liqueurs et Cigares Importés

DE PREMIÈRE QUALITÉ

HOTEL DE PARIS

76 Christopher St. - NEW-YORK

A Proximité des Bateaux et du Centre de la Ville

BELLES CHAMBRES DE 75c. à \$2.00

Table d'Hôte (sans rivale) avec vin, 50c. CAFÉ, JARDIN D'ÉTÉ

BUREAU DE TÉLÉGRAPHE.—Seul Hôtel de New-York ayant des prix français.

H. J. MATSON

Ex-Sommelier du Paquebot "La Touraine", Propriétaire

L. TRIPAULT

92 W. HOUSTON STREET, - NEW-YORK

Importateur de Vins Français et Liqueurs

Vins purs de Californie reçus directement des vignobles et vendus au plus bas prix.

LE P'TIT BLEU, vin sans rival, seulement 65c. le gallon.

DEPOT DU CELEBRE WHISKEY **PICKWICK CLUB**

Gros, demi gros et détail.

Expéditions à l'intérieur.

HOTEL DUQUESNE

(European Plan)

PITTSBURGH, U.S.A.

WM WITHEROW,

Proprietor.

JULES DOUX

Maison Française de

Teinturerie et de Degraissage

FONDEE EN 1852

233. BLEECKER STREET

UTICA, N. Y.

Succursales à Watertown, Saratoga Spr'gs.
et dans les principales villes des
Etats-Unis.

Circulaire envoyée *franco*, sur demande.

CAFÉ FRANÇAIS

Vins, Liqueurs et Cigares

De Première Qualité

SALE DE BILLARDS

470 6^{ME} AVENUE, - NEW-YORK

Entre 28^{me} et 29^{me} rue

VICTOR FRANCEZ, Propriétaire.

Burdock
B
BLOOD
BITTERS

CURES

Scrofula.

Scrofula is a tainted and impure condition of the blood, causing sores, swellings, ulcers, tumors, rashes, eruptions and skin diseases. To remove it, the blood must be thoroughly cleansed and the system regulated and strengthened. B.B.B. is the strongest,

PUREST AND BEST

purifier and cures all scrofulous disorders rapidly and surely.

"I was entirely cured of a scrofulous ulcer on my ankle by the use of B.B.B. and Burdock Healing Ointment."

Mrs. Wm. V. Boyd, Brantford, Ont.

MISS HALSTEAD'S

Private School

FOR CHILDREN and OLDER GIRLS

1429 26TH STREET

Corner of P. Street, N. W.

WASHINGTON, D.C.

Pension Française

Maison de premier ordre

1804 H. STREET, WASHINGTON, D.C.

H. SIBILLE, - Propriétaire

THE FRENCH TEACHER

Sent on receipt of TEN CENTS in postage stamps.

Address: LOUIS TESSON,

29 Mansfield St., Montréal.

HOTEL RICHELIEU

Chambres et Appartements Élégalement Meublés à PRIX MODÉRÉS

Restaurant à la Carte et Table d'Hôte sans pareille

DEJEUNER ET DINER, 50c., VIN COMPRIS

No. 12 CLINTON PLACE (*près Broadway*), NEW-YORK

ROUJON & DRIVET, Propriétaire



CALGARY, ALBERTA.

M. N. C.

CHRONIQUE

L'événement le plus saillant de ces jours derniers est la visite de Bismarck à l'empereur d'Allemagne. Les commentaires n'ont pas manqué d'aller leur train sur cette réconciliation, plus ou moins sincère, spontanée ou commandée par les circonstances. Les uns ne lui donnent aucune portée politique; d'autres au contraire sont enclins à y voir le signe d'une lutte imminente, en vue de laquelle l'empereur aurait besoin de concentrer toutes les forces de l'empire et de s'attirer le concours, moral tout au moins, d'un homme tel que Bismarck. Espérons que les premiers auront raison.

La dynamite n'a pas fini de parler à Paris. Cette fois-ci le coupable n'est plus un ouvrier égaré par les doctrines anarchistes; c'est un jeune homme ayant une éducation soignée et qui même s'est distingué sur les bancs de l'école. Comme Vaillant, Henry ne montre aucun regret de son crime. La chose devient de plus en plus sérieuse, et il est grand temps que la justice sévisse sans pitié et même que les gouvernements s'entendent pour adopter des mesures de répression sévère contre les criminels, de quelques théories qu'ils revêtent leurs attentats. On a parlé ouvertement de mettre le feu aux quatre coins de Londres. En Amérique même, à Chicago, ne voit-on pas des mains incendiaires s'acharner à la destruction des bâtiments de l'Exposition? Dans quel but? on ne le sait trop.

* *

Malgré tout, le plaisir ne perd pas ses droits. On s'est amusé un peu partout durant ce carnaval. Les fêtes si originales de Québec ont eu un énorme succès, grâce à une affluence considérable non seulement du Canada, mais aussi des États-Unis. Encouragés par un tel résultat, les habitants de Québec se proposent d'organiser d'autres fêtes pendant l'été pour montrer leur ville sous un nouvel aspect.

Paris, la grande ville de plaisirs, ne s'est pas laissé trop émouvoir par les événements malheureux dont elle a été le théâtre. Elle a bien fait, car le luxe qu'elle déploie est nécessaire pour activer le commerce et l'industrie. Bals, soirées, concerts, se sont succédé avec l'entrain ordinaire. Mais tout a une fin.

Puisque nous voici en Carême, les ventes de charité vont commencer, remplaçant ainsi les fêtes dansantes et permettant encore des toilettes spéciales aux mondaines avides de nouveau. Il faut bien penser aux pauvres, maintenant qu'on en a le temps, car, à vrai dire, le Carnaval a été si court cette année qu'on a dû, pour le remplir, danser au moins cinq fois par semaine.

Après le mercredi des Cendres, on s'assagit. On va régulièrement à Sainte-Clotilde écouter un père ou un abbé parler des vertus théologiques et des devoirs de l'épouse chrétienne. Et, quand il raconte la brièveté du temps, la longueur de l'éternité, les tourments de l'enfer et les délices du paradis, on sent un petit frisson de sainteté courir dans ces jolies veines bleues qui, tout l'hiver, ont fait valoir la blancheur des épaules satinées. On se repent de n'avoir pas goûté plutôt aux douceurs de la parole évangélique et, pour racheter cette erreur qu'on regrette, on se dispose à remplir mille bonnes œuvres pies.

Oui, dès demain, aussitôt après le déjeuner, on revêtira une toilette sombre et l'on s'en ira de salon en salon placer des billets de tombola, de loterie, de concert qui, moyennant un louis ou deux, donneront un petit coin de paradis. Mais la vente de charité est l'œuvre privilégiée, et la course aux jolis objets, l'installation du bazar, le rêve des toilettes nécessaires pour les grands jours de vente, vont remplir très pieusement la première moitié du Carême.

* * *

Toutes choses étant bien organisées, le bazar charitable s'ouvrira.

Une file de voitures élégantes stationne devant la porte. Des dames habillées à la dernière mode en descendent, à peine soutenues du coude par le valet de pied. Et ce fouillis de dentelle et de soie, ce chatolement de paillettes et de chevelure, ce parfum qui s'évapore dans l'air, tout cet ensemble qu'on appelle une femme à la mode s'engouffre sous la vaste porte de l'hôtel, pénètre dans la grande salle et court à son comptoir.

On enlève le manteau, la voilette, mais on garde le chapeau. Il faut bien se distinguer des vendeuses du *Lowre* ou du *Bon Marché* et le chapeau, à vrai dire, est le seul point par lequel on s'en différencie absolument. On tire de sa poche le porte-monnaie bien garni du *fonds de bourse*, sommes données par des amis, envoyées par des parents éloignés ou puisées dans les fonds secrets. Tout cela est versé dans la petite sacoche en cuir de Russie qu'on accroche à

la ceinture, puis on salue d'un sourire tel ou tel bazar voisin où se trouve une amie, et l'on attend.

On n'attend pas longtemps. Voici le défilé des jolis messieurs qui commence. Ce sont les convives des dîners d'hiver, les danseurs de cotillon, ou encore les humbles qui veulent la protection du mari ou les hardis qui voudraient bien celle de la femme, ou encore des fâneurs, des ennuyés qui ne sachant où aller, en un jour de pluie, sont venus là pour voir "les femmes".

Il y a aussi des mamans flanquées de deux filles à marier, des coquettes qui prennent le bazar pour lieu de rendez-vous, des *rasta* qui profitent de la circonstance pour jeter un peu partout leur or et se faire connaître.

Oh ! ces *rasta*, venues du Chili ou du Pérou, que de jalousies elles excitent ! Acheteuses, on se les arrache, quitte à dire lorsqu'elles ont le dos tourné : "On sait bien d'où vient l'argent..." Vendeuses, c'est pire encore : elles soulèvent des haines, grâce à leurs beaux yeux attirants, à leur bouche pleine de promesses, à leur toilette étonnante, étonnante ! à leur "fonds de bourse" que nul ne peut égaler et à la grâce provocante avec laquelle elles présentent à l'acheteur une fleur, un étui à cigares, un bibelot vendu cinquante fois son prix. Et l'acheteur prend le bibelot, triple la somme demandée, regarde la vendeuse dans les yeux et ne sait plus quitter la boutique. Ah ! ces *rasta*, ma chère, quelle peste, mais comme elles rapportent gros à la bonne œuvre !... Ne médisons pas d'elles, baissions les yeux, rappelons-nous que, dans la morale spéciale des œuvres de ce genre, l'intention suffit. Les pauvres seront heureux par elles. Ne soyons pas plus exigeantes qu'eux et contentons-nous de faire l'addition".

Un autre genre d'insupportables vendeuses,—pour les autres vendeuses s'entend,—c'est la fleuriste. La fleuriste, comme son nom l'indique, tient le commerce des gardénias quelque peu démodés, des gros œillets blancs, réels ou factices, des orchidées, des roses-thé et de ces belles violettes de Parme dont la douce senteur parfume tout alentour d'elles. Si elle n'est pas habile, très habile, son commerce est de tous le plus mauvais, car il est peu d'hommes qui n'arrivent en cette élégante assemblée, la boutonnière déjà fleurie. Que fera-t-elle alors, la malheureuse ? Mais si les petits moyens ne l'effrayent pas, si elle n'a pas peur, les beaux messieurs n'ont qu'à se bien tenir. A l'entrée du grand hall, elle s'établit empressée,

ayant délégué la garde de sa boutique à une parente ou à une amie. A la vue d'une redingote ou d'une jaquette, elle se précipite et, câlinement, happant le monsieur au passage, elle plante un bouton de rose au revers de l'habit. On ne dit pas "Combien?" à une jolie femme qui vous a fait l'honneur de vous fleurir et le plaisir de vous tenir de près pendant cinq secondes. On donne un louis ou davantage et l'on s'esquive, car on se défie des autres traquenards et chausse-trapes tendus à une bourse médiocrement garnie.

Ce manège dure un, deux, trois jours. La fleuriste fait d'énormes recettes et les bonnes amies sont furieuses. Qu'y faire? Rien du tout. Mais on lui revaudra ça, allez!...

*
* *
*

C'est parce que les fleurs, les bibelots et les sourires, débités aux ventes de charité, coûtent trop cher que tant d'œuvres, tant de bonnes et excellentes œuvres charitables, se soutiennent à peine. En vain l'on cherche de nouvelles attractions permettant au public de faire le bien en s'amusant, en vain on appelle à soi les premiers chanteurs de Paris, les chansonnières fin de siècle et les Loïe Fuller vraies ou fausses, la masse résiste aux appels et n'est plus tentée par les alléchantes promesses. Un vent de défiance a passé sur tout cela et, pour un peu, on demanderait aux marquises et duchesses administratrices de ces œuvres, non d'où vient l'argent, mais où va l'argent. Le billet de mille est devenu rare, l'or ne tombe plus en cascade et l'écu lui-même, l'écu vulgaire et grossier, ne s'empile plus en suite nombreuse dans les coffres des parisiens. Quand on fait la charité, on aime à voir ses pauvres et à juger par soi-même du bien qu'on peut leur faire. C'est ainsi que l'indépendance des idées et le gouvernement de soi-même auquel on s'est habitué modifient singulièrement les règles jusqu'aujourd'hui admises de la charité.

Il n'y a plus guère que les mondaines de race, les enrégées coquettes ou les filles à marier,—pour qui toute occasion est bonne à saisir—qui organisent, soutiennent et vivifient les ventes de charité. Quant aux hommes, ils ont de moins en moins le louis facile et tel qui sourit à la bouquetière de circonstance qui orne son habit, peste en lui-même contre l'impôt que lui vaut son titre de duc ou de marquis. Un peu plus de simplicité, un peu moins de zèle indiscret et les pauvres seront plus heureux.

LOUIS TESSON.

ALPHONSE DAUDET

(Suite.)

J'arrive à l'un des romans les plus connus, et à juste titre, de Daudet. Une certaine espèce de livres a été publiée en France à l'usage de la jeunesse (*pueris virginibusque*). "*Sapho*" ne rentre pas précisément dans cette catégorie. En effet, dans la préface de son livre, Daudet ne recommande-t-il pas lui-même à son fils de ne lire ce roman qu'à l'âge de 21 ans accomplis? Quant à ses filles, s'il doit en avoir, il ne dit pas à quel âge elles pourront se livrer à cette lecture sans danger. "*Sapho*" est l'histoire d'une de ces liaisons irrégulières si nombreuses à Paris et ailleurs. Comme dans beaucoup de liaisons de ce genre, après les enchantements de la première heure, viennent bientôt la lassitude et l'ennui que suivent de près les querelles journalières. L'amant de Sapho cherche par tous les moyens une rupture dont celle-ci ne veut à aucun prix. C'est sur ce canevas que Daudet a brodé tous les mille détails de fine observation et de profonde connaissance du cœur humain avec un talent incomparable.

En 1883, Daudet fit paraître "*L'Évangéliste*", roman qui est considéré par ses admirateurs comme son "chef-d'œuvre". Dans ce livre, Daudet prend à partie "*L'Armée du Salut*".

Voulant permettre à son fils de se perfectionner dans l'étude de la langue anglaise, Daudet reçoit chez lui une dame anglaise, dont le visage empreint de mélancolie porte les traces de la plus profonde douleur. Il apprend bientôt la cause de cette tristesse. La fille de cette dame a été attirée et enrégimentée dans l'armée biblique de la Maréchale Booth, et depuis, malgré tous ses efforts pour la ramener à son "*home*", la malheureuse mère a vu les idées religieuses de sa fille passer de l'exaltation au fanatisme, du fanatisme à l'hystérie, de l'hystérie presque à la folie. Tel est en quelques lignes le thème d'où Daudet a tiré son roman.

"*L'Évangéliste*" a été surtout critiqué par les Anglais et les Américains qui y ont vu, à tort, une attaque directe contre une de leurs si nombreuses sectes protestantes.

Parmi les œuvres de Daudet, l'une des plus charmantes et des plus séduisantes est assurément le livre qui a pour titre: "*Souvenirs d'un homme de lettres*", dans lequel les principaux écrivains de

l'époque sont étudiés avec soin, critiqués, fouillés, examinés au microscope de l'observation la plus fine. C'est avec une délicatesse de sentiment et une pointe de mélancolie charmantes, qu'il nous raconte la visite faite par lui en compagnie de Zola, aux frères de Goncourt. C'est avec une tendresse presque féminine qu'il nous parle de l'affection réciproque de ces hommes de lettres et qu'il nous montre la mort venant soudainement s'asseoir, elle troisième, à cette table de travail que le plus jeune des deux frères devait si prématurément quitter.

Alphonse Daudet a publié d'autres œuvres encore, qui sont loin d'être sans valeur, mais je ne puis que les indiquer rapidement.

"*Jack*", qu'il publia en 1876, est un parfait roman de mœurs, qui renferme des scènes vraiment touchantes. "*Les Rois en exil*", roman parisien, lors de leur publication en 1878, provoquèrent un scandale dont les éclaboussures rejaillirent sur plusieurs cours européennes. Dans "*Le Petit Chose*" (1882), Daudet nous raconte l'histoire d'un enfant qui n'est autre lui-même. "*La Belle Nivernaise*" est une charmante historiette, écrite spécialement pour les enfants auxquels il la dédia en 1887. L'année 1889 vit paraître "*Les Femmes d'Artistes*", un de ses romans de mœurs les plus estimés. Son livre "*Trente ans de la vie de Paris*", renferme des réminiscences de la vie politique et sociale ainsi que d'autres scènes qui se sont passées à Paris, depuis qu'il habite la capitale. Enfin, sa dernière production, "*Rose et Minette*", dans laquelle il traite la question du divorce, ouvrage qui, soit dit en passant, est loin d'être à la hauteur de ses romans antérieurs.

Alphonse Daudet a écrit aussi des poésies, parmi lesquelles il s'en trouve de charmantes, comme les lecteurs du MAÎTRE DE FRANÇAIS pourront le juger en lisant celle qui est publiée dans le présent numéro.

ALBERT D'ALFONCE.

(A suivre.)

Noces de ruolz :

MADAME.—Te souviens-tu de l'air bête que tu avais lorsque tu me demandais en mariage ?

MONSIEUR.—Je n'en avais pas que l'air... je l'étais tout à fait.

ÉCRIVAINS ET ARTISTES

Le théâtre en Angleterre et en Amérique. — Il y a dans ces deux pays, dit Mme Sarah Bernhardt, d'excellents comédiens, mais il me semble que la moyenne de talent, qu'il s'agisse des auteurs ou des artistes, est plus élevée en France qu'au dehors. Malheureusement notre supériorité sous ce rapport est bien amoindrie par de mauvaises habitudes et une mise en scène négligée.

En Angleterre et en Amérique la mise en scène est mille fois mieux comprise qu'à Paris. Remarquez bien que ce n'est pas une question de décors compliqués ou coûteux, mais bien le souci constant d'une multitude de petits détails qui donnent de la vie et l'illusion de la réalité, de telle sorte que ce qui se passe sur les planches devient véritablement conforme à ce que l'on voit sur terre.

Irving n'est pas seulement un grand artiste mais encore un metteur en scène de premier ordre. Dans son théâtre, il y a des effets de lumière appropriés à l'heure de la journée où se passe l'action des feuilles d'arbres qui frissonnent avant l'orage, des routes où les voitures sont cahotées, le sifflet d'une locomotive lointaine; des crieurs de journaux, des gamins qui n'ont rien à voir dans la pièce, traversent la scène et s'arrêtent pour regarder, que sais-je encore? mille petits riens qui plaisent et complètent le tableau. Tous les sens du spectateur sont éveillés par ces détails; il ressent l'impression d'un drame vécu. Ne voyons-nous pas tous les jours dans la vie réelle des scènes comiques ou tragiques où l'action est interrompue par l'entrée d'un valet, d'une bonne ou d'un passant indifférent?

* * *

Les naïvetés du violoniste Vieuxtemps. — Pendant un séjour à Vienne, Vieuxtemps fut invité à une soirée chez Vesque de Patlingen, grand seigneur autrichien, qui, sous le pseudonyme de J. Hoven, a composé de nombreuses chansons. Le maître de la maison récitait toujours à ses invités les chansons de Hoven, c'est-à-dire les siennes, faites d'après les paroles de Heine.

Vieuxtemps était un artiste merveilleux, le violon à la main. Hors de là, c'était un enfant naïf, maladroit et ignorant. Voici comment au dire d'un témoin il se comporta dans la soirée dont il s'agit :

“ J'étais assis à côté de Vieuxtemps, dit ce témoin, tandis que

Vesque prenait place au piano et se mettait en devoir de jouer. Est-ce que M. Vesque chante ? me demanda Vieuxtemps. — Mais oui ! lui répondis-je. — Est-ce qu'il compose aussi ?" Je me sentis mal à mon aise en présence de ces questions, et je dis à voix basse à Vieuxtemps que Vesque allait nous chanter ses propres compositions, faites d'après les paroles de Heine, en commençant par les chansons humoristiques et en finissant par les choses tristes (cela se passait ordinairement ainsi). Malheureusement, contre toutes les règles, Vesque commence par des choses tristes et se met à chanter *le Curé mort*. . . La chanson finie, Vieuxtemps éclata de rire, applaudit, fortement " Ah ! c'est drôle, comme c'est drôle !" dit-il, et il se tord de rire. Il ne comprenait pas un mot d'allemand et, confiant dans ce que je lui disais, il avait pris *le Curé mort* pour une chose gaie et humoristique. . . " Taisez-vous, malheureux, lui dis-je, cela n'est pas drôle c'est triste !" Il fallait voir comment son visage changea d'expression, et comment il baissa la tête dans un mouvement de tristesse ! Non, je n'oublierai jamais cette scène. Heureusement que Vesque se mit à chanter une chanson gaie et, en me tournant vers Vieuxtemps, je lui dis : " A présent, riez à votre aise !"

Vieuxtemps, qui avait absolument besoin d'un tuteur dans la vie réelle, en avait trouvé un dans la personne de sa femme. " Qu'est-ce que vous jouerez dans votre prochain concert. . ." lui demandai-je un jour. Il se tourna vers sa femme : " Ma chère, qu'allons-nous jouer ?" C'est madame qui faisait les programmes et accompagnait son mari partout et même sur le piano. . .

C. LEGLANEUR.

Un bon gendarme rencontra
 Une chaussette, et la montra
 Au premier qui vint au passage ;
 Il voulait en savoir l'usage.
 Quand il le sut : " Sac à papier !
 L'invention est par trop sotté !"
 Dit-il, en y fourrant le pied,
 Mais sans avoir ôté sa botte.

MORALITÉ.

Plus d'un ignorant, ici-bas,
 Rit de ce qu'il ne comprend pas.

AUX PETITS ENFANTS

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
 Petites bouches, petits nez,
 Petites lèvres demi-closes,
 Membres tremblants
 Si frais, si blancs,
 Si roses ;

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
 Pour le bonheur que vous donnez,
 A vous voir dormir dans les langes,
 Espoir des nids,
 Soyez bénis,
 Chers anges !

Pour vos grands yeux effarouchés
 Que sous vos draps blancs vous cachez,
 Pour vos sourires, vos pleurs même,
 Tout ce qu'en vous,
 Etes si doux,
 On aime ;

Pour tout ce que vous gazouillez,
 Soyez bénis, baisés, choyés,
 Gais rossignols, blanches fauvettes,
 Que d'amoureux
 Et que d'heureux
 Vous faites !

Lorsque sur vos chauds oreillers,
 En souriant vous sommeillez,
 Près de vous, tout bas, ô merveille,
 Une voix dit :
 " Dors, beau petit ;
 Je veille."

C'est la voix de l'ange gardien ;
 Dormez, dormez, ne craignez rien ;
 Rêvez, sous ses ailes de neige ;
 Le beau jaloux
 Vous berce et vous
 Protège.

Enfants d'un jour, ô nouveau-nés,
 Au paradis, d'où vous venez,
 Un léger fil d'or vous rattache,
 A ce fil d'or
 Tient l'âme encor
 Sans tache ;

Vous êtes à toute maison
 Ce que la fleur est au gazon,
 Ce qu'au ciel est l'étoile blanche,
 Ce qu'un peu d'eau
 Est au roseau
 Qui penche.

Mais vous avez de plus encor
 Ce que n'a pas l'étoile d'or,
 Ce qui manque aux fleurs les plus belles ;
 Malheur à nous ;
 Vous avez tous
 Des ailes...

ALPHONSE DAUDET.

LE MOINEAU DU FORÇAT

C'est une bien petite histoire, qui m'a été contée par Yves — un soir où il était allé en rade conduire, avec sa canonnière, une cargaison de condamnés au grand transport en partance pour la Nouvelle-Calédonie.

Dans le nombre se trouvait un forçat très âgé (soixante-dix ans pour le moins), qui emmenait avec lui, tendrement, un pauvre moineau dans une petite cage.

Yves, pour passer le temps, était entré en conversation avec ce vieux, qui n'avait pas mauvaise figure, paraît-il. Vieux coureur de grands chemins, arrêté, en cinquième ou sixième récidive, pour vagabondage et vol, il disait : "Comment faire pour ne pas voler, quand on a commencé une fois — et qu'on n'a pas de métier, rien — que les gèns ne veulent plus de vous nulle part ? Il faut bien manger, n'est-ce pas ? — Pour ma dernière condamnation, c'était un sac de pommes de terre que j'avais pris dans un champ, avec un fouet de roulier et un giraumont. Est-ce qu'on n'aurait pas pu me laisser

mourir en France, je vous demande, au lieu de m'envoyer là-bas, vieux comme je suis?..."

Et, tout heureux de voir que quelqu'un consentait à l'écouter avec compassion, il avait ensuite montré à Yves ce qu'il possédait de précieux au monde : la petite cage et le moineau.

Le moineau apprivoisé, connaissant sa voix, et qui pendant près d'une année, en prison, avait vécu perché sur une épaule... — Ah ! ce n'est pas sans peine qu'il avait obtenu la permission de l'emmener avec lui en Calédonie ! — Et puis après, il avait fallu lui faire une cage convenable pour le voyage ; se procurer du bois, un peu de vieux fil de fer, et un peu de peinture verte pour peindre le tout et que ce fût joli.

Ici, je me rappelle textuellement ces mots d'Yves : "Pauvre moineau ! Il avait pour manger dans sa cage un morceau de ce pain gris qu'on donne dans les prisons. Et il avait l'air de se trouver content tout de même ; il sautillait comme n'importe quel autre oiseau."

Quelques heures après, comme on accostait le transport et que les forçats allaient s'y embarquer pour le grand voyage, Yves, qui avait oublié ce vieux, repassa par hasard près de lui.

—Tenez, prenez-la, vous, lui dit-il d'une voix toute changée, en lui tendant sa petite cage. Je vous la donne, ça pourra peut-être vous servir à quelque chose, vous faire plaisir...

—Non, certes ! remercia Yves. Il faut l'emporter au contraire, vous savez bien. Ce sera votre petit *compagnon* là-bas.

—Oh ! reprit le vieux, *il* n'est plus dedans... Vous ne saviez donc pas ? *il* n'y est plus...

Et deux larmes d'indicibles misères lui coulaient sur les joues.

Pendant une bousculade de la traversée, la porte s'était ouverte, le moineau avait eu peur, s'était envolé, — et tout de suite était tombé à la mer à cause de son aile coupée.

Oh ! le moment d'horrible douleur ! Le voir se débattre et mourir, entraîné dans le sillage rapide, et ne pouvoir rien pour lui !

D'abord, dans un premier mouvement bien naturel, il avait voulu crier, demander du secours, s'adresser à Yves lui-même, le supplier... Elan arrêté aussitôt par la réflexion, par la conscience immédiate de sa dégradation personnelle : un vieux misérable comme lui, qui est-ce qui aurait pitié de son moineau, qui est-ce qui voudrait seulement écouter sa prière?... Est-ce qu'il pouvait lui venir à l'esprit,

qu'on retarderait le navire pour repêcher un moineau qui se noie, — et un pauvre oiseau de forçat, quel rêve absurde ! . . .

Alors, il s'était tenu silencieux à sa place, regardant s'éloigner sur l'écume de la mer le petit corps gris qui se débattait toujours ; il s'était senti effroyablement seul maintenant, pour jamais, et de grosses larmes, des larmes de désespérance solitaire et suprême lui brouillaient la vue.

Maintenant que l'oiseau n'y était plus, il ne voulait pas garder cette cage, construite avec tant de sollicitude pour le petit mort ; il la tendait toujours à ce brave marin qui avait consenti à écouter son histoire, désirant lui laisser ce legs avant de partir pour son long et dernier voyage.

Et Yves, tristement, avait accepté le cadeau, la maisonnette vide, — pour ne pas faire plus de peine à ce vieil abandonné en ayant l'air de dédaigner cette chose qui lui avait coûté tant de travail.

Je crois que je n'ai rien su rendre de tout ce que j'avais trouvé de poignant dans ce récit tel qu'il me fut fait. C'était le soir, très tard, et j'étais près de m'en aller dormir. Moi qui dans la vie ai regardé sans trop m'émouvoir pas mal de douleurs à grand fracas, de drames, de tueries, je m'aperçus avec étonnement que cette détresse sénile me fendait le cœur — et irait même jusqu'à troubler mon sommeil :

— S'il y avait moyen, dis-je, de lui en envoyer un autre. . .

— Oui, répondit Yves, j'avais pensé à cela, moi aussi. Chez un oiseleur, lui acheter un bel oiseau, et le lui porter demain avec la pauvre cage, s'il en est encore temps avant le départ.

Cependant, je n'ai pas donné suite au projet : le lendemain, à mon réveil, la première impression envolée, il m'a semblé enfantin et ridicule. Ce chagrin-là, évidemment, n'était pas de ceux qu'un simple jouet console. Pauvre vieux forçat, seul au monde, le plus bel oiseau du paradis n'eût pas remplacé pour lui l'humble moineau grisâtre, à aile coupée, élevé au pain de prison, qui avait su réveiller les tendresses infiniment douces et les larmes au fond de son cœur endurci, à moitié mort ! . . .

PIERRE LOTI.

MARCEL AUBIN

Quelque temps avant sa mort, Henri Murger disait à un de ses amis :

— Mon cher, la bohème est une maladie : on en meurt ;

Je ne sais pas si Marcel Aubin est mort de cette maladie-là, mais on peut affirmer sans crainte qu'il n'y eut jamais pareil bohème étalant avec plus de jovialité son insoucieuse paresse au soleil des routes.

Quand j'ai connu cet original — et cela remonte à ma plus tendre enfance — il pouvait avoir de quarante à quarante-cinq ans.

C'était un grand gaillard sec, au visage glabre, et dont l'expression de physionomie contrastait singulièrement avec son allure courbée et ses manières cauteleuses.

Il faut vous dire que Marcel Aubin s'exprimait rarement en prose.

Pour ma part, je ne l'ai jamais entendu faire usage de cette forme vulgaire du langage.

On aurait dit qu'à l'inverse de M. Jourdain, il faisait de la poésie sans le savoir.

Quand je dis poésie, il faut s'entendre ; la poésie de Marcel Aubin n'avait qu'une parenté très éloignée avec celle de Lamartine et Victor Hugo.

Il n'avait pas cette prétention. Du reste, il ignorait probablement le nom même de ses augustes rivaux.

Quand il avait réussi à aligner plusieurs rimes — ou plutôt plusieurs consonances — à la suite les unes des autres, il ne lui importait guère que la désinence fût conforme aux règles de la prosodie, ou qu'une terminaison féminine fût immoralement accouplée à une terminaison masculine ; pourvu que cela eût un certain rythme et sonnât richement à l'oreille, son ambition n'avait rien à désirer.

Il appelait cela des *rimettes*.

Et, il faut l'avouer, autant que mes souvenirs et la tradition — corroborée par certaines notes laissées par ma grand-mère — peuvent en faire foi, le loustic avait un talent peu ordinaire pour ce genre d'exercice.

Au nombre de ceux qui lui faisaient assez bon accueil se trouvait une veuve du nom de Rivage.

Elle avait toujours une réserve de friandises pour le poète ambulancier.

Un jour qu'elle lui offrait un verre de rhum, qu'il dégustait avec enthousiasme, il lui adressa cette déclaration à brûle-pourpoint :

Ma bell' madam' Rivage,
 J'apprécie vot' breuvage ;
 Si j'étais moins sauvage
 J'voudrais qu'mon esclavage
 Consolât vot' veuvago !

Je ne sais si cette déclaration fut bien reçue dans le moment ; en tout cas, elle n'eut point de suite, car Marcel Aubin est mort garçon.

* * *

Marcel Aubin n'était pas accueilli partout avec le même empressement.

Chez mon père surtout, il était reçu avec une froideur non dissimulée.

Mon père n'aimait pas les farceurs, et avait en horreur les désœuvrés ; jugez de l'estime toute particulière qu'il entretenait pour Marcel Aubin !

Son nom seul le crispait.

J'en étais au désespoir, car cela me privait des moments de gaieté que m'aurait procurés une connaissance plus intime avec un homme doué, dans mon opinion — était-ce le futur poète qui se révélait ? — d'un talent qui le mettait, à mes yeux, bien au-dessus du commun des mortels.

Je déplorais l'aveuglement de mes parents.

Je trouvais mon père misérablement préjugé, et ma mère me semblait incapable d'apprécier les belles choses dont Marcel Aubin favorisait des gens bien au-dessus de nous, à mon avis !

Cela m'humiliait.

Un jour que mon père et ma mère était absents, et que ma grand-mère avait été chargée de la garde de la maison, je sollicitai d'elle la permission d'inviter quelqu'un à dîner.

Ma grand-mère était la charité même.

— Est-ce un pauvre ? demanda-t-elle.

— Oui, grand'maman.

— Alors, invite-le, mon fils ; il dînera à la cuisine.

— Ah ! grand'maman, il est pauvre, mais c'est un de mes amis.

—Un ami, c'est différent; où est-il ?

—Il est sur le quai en train d'empiler mes hameçons.

—Va le chercher alors; il sera le bienvenu.

Et s'adressant à la bonne :

—Virginie, ajouta-t-elle, mettez un autre couvert.

Je ne me le fis pas dire deux fois; et Marcel Aubin effectua son apparition devant ma grand'mère, avec un salut des plus réjouis, accompagné du quatrain suivant :

Madam' comm' sur la route
On a besoin d'un' croûte,
Si ça vous déplaît pas,
J'accept'rai un repas.

Ma grand'mère connaissait Marcel.

Elle aurait voulu le voir à cent lieues; mais il était trop tard.

Le loustic était déjà installé, comme s'il eût été de la famille; et, pendant que nous nous tenions les côtes dans des accès de fou rire et d'admiration, il s'approchait de la table en ajoutant :

Sans vouloir abuser,
C'est pour pas vous r'fuser

Ce dîner-là ne causa d'indigestion à personne.

C'est à peine si nous pûmes prendre une bouchée par-ci par-là, entre les accès de rire nerveux que soulevait à chaque instant la verve endiablée de Marcel Aubin qui, lui, ne perdait pas une minute.

La cuiller, le couteau, la fourchette et la rime, tout marchait à la fois.

Pas une phrase en prose!

Une avalanche de vers.

Il me semble voir encore d'ici l'expression qu'il prenait pour nous dire :

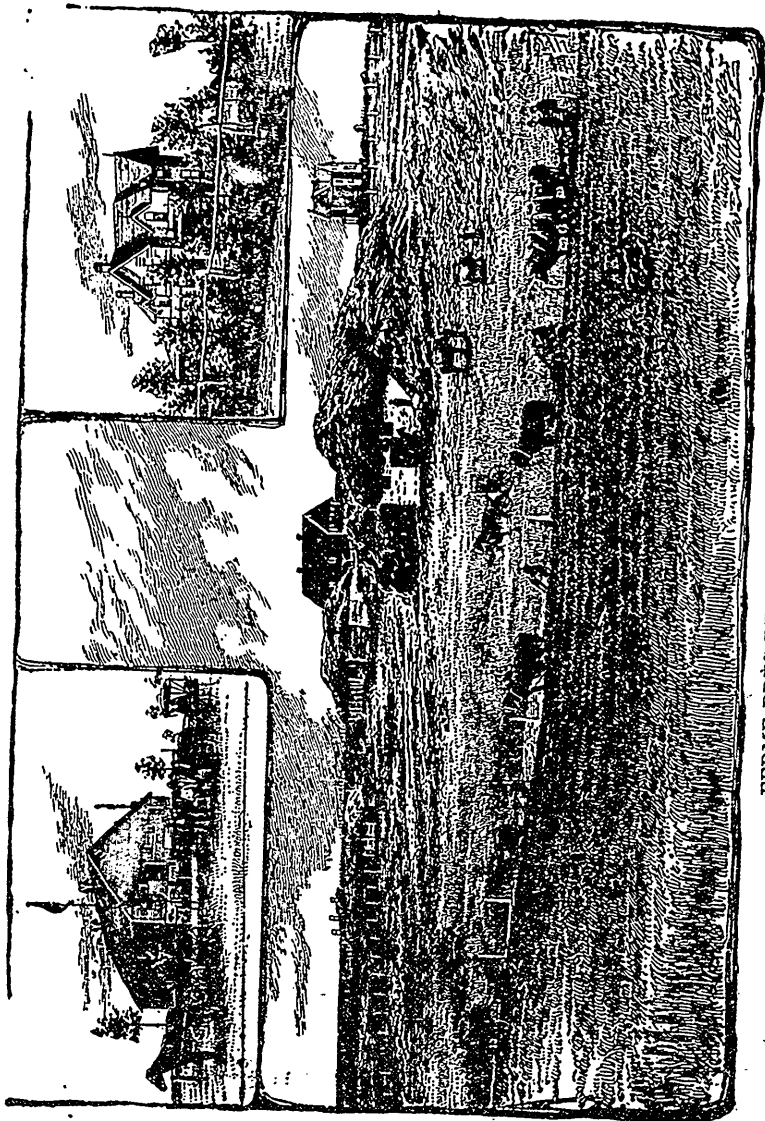
On dit que la faim vient en mangeant :

J'crois plutôt qu'c'est en voyageant.

Ou bien :

Puisque vous insistez,

J'prendrai un' tass' de thé!



FERME PRÈS DE GRISWOLD, MANITOBA.

LES CRÊPES

A ma cousine.

J'étais collégien, toi gamine ;
C'était, hélas ! notre bon temps,
Et je viens effeuiller, cousine,
Les roses de notre printemps !

Te rappelles-tu chez grand'mère,
Les bonnes crêpes qu'on faisait,
Comme de sa figure austère
Un sourire s'épanouissait,

Quand le jour de la mi-carême
Chez elle, arrivant tout joyeux,
Nous guettions ce régal suprême,
Avec des éclairs dans les yeux.

J'en ai gardé, précieux gage
D'un estomac reconnaissant,
Sa recette ; et je vous engage,
Goûtez ce mets appétissant :

RECETTE

Je la revois encor, notre grande terrine,
La grand'mère y versait un kilog de farine
Et se mettait à l'œuvre en la faisant d'abord
Remonter doucement tout autour jusqu'au bord
De manière à former un semblant de fontaine.
Et là, pour opérer d'une façon certaine,
Elle versait huit œufs, accompagnés de sel ;
Puis à nos jeunes bras, elle faisait appel,
Pour faire en remuant une pâte bien lisse.
Quand nous avions fini ce petit exercice,
D'un bon litre de crème, grand'maman étoffait
Cette pâte—et c'est tout, l'appareil était fait.

Quel bonheur et quels cris, et quels enchantements,
Quand la poêle rendait ses gais crépitements.
D'où les crêpes sortaient frissonnantes et belles
Comme des lunes d'or aux rebords de dentelles !

ACHILLE OZANNE.

MARIAGE A LA NAGE

Nommons-la, si vous voulez, Paula. Ah ! la charmante jeune fille ! Ah ! la jolie chanteuse à roulades !

Les uns disaient : Une perle ! Les autres : Une étoile !

Mettons-les d'accord. Paula était l'une et l'autre. A Paris, où le succès réussit tant, la vie de Paula était faite de bravos, de feuillets louangeurs, de bouquets jetés à ses pieds, mais tout cela la laissait insensible.

Un jour, il lui arriva un télégramme de l'autre monde. Je ne sais plus quel Barnum lui demandait d'enjamber l'Atlantique pour venir se faire entendre sur les théâtres du Brésil, pendant deux saisons seulement. Moyennant quoi, elle recevrait, sans effort, deux choses bien difficiles à rassembler : la fortune et la gloire.

Paula laissa retomber sa jolie tête sur son coude, un moment, puis elle dit au Barnum, en langage télégraphique : J'accepte, Monsieur. Et elle partit pour l'Amérique du Sud, à destination du Brésil. Suivons-la sur le bateau.

Paula se rendait donc à Rio de Janeiro, où l'appelait un engagement tissé d'or et de soie.

— Paula est ici se disaient les passagers. La jolie Paula ! Paula qui a un gosier de fauvette ! Paula la perle ! Paula l'étoile ! L'incomparable Paula !

A bord de tout navire les passagers sont galants : c'est de tradition, cela. Aussi notre belle voyageuse fut-elle vite entourée d'une cour assidue. Mais Paula savait que, si les reines du théâtre épousent quelquefois des bergers, les simples mortels, les bourgeois, les notaires, les banquiers, épousent rarement des actrices. Cependant elle donna à entendre qu'elle était disposée à recevoir les hommages d'un mari. Un mari ! Eh ! de par l'hymen, il s'en présenta jusqu'à trois ! Que faire ? Qui choisir ? Lequel prendre de préférence entre ces trois amants également empressés et pressants ? Paula eut une idée : c'était d'aller confier sa peine au capitaine du navire, à qui, du reste, elle avait été paternellement recommandée. Au récit de la jolie chanteuse, l'officier de marine sourit.

— Mademoiselle, dit-il, je vois ce qui vous gêne. Vous avez l'embarras du choix.

— Hélas ! oui, loup de mer ; mais comment donc sortir de cet embarras ?

—Oh ! mademoiselle, de la façon la plus simple du monde.

—Que voulez-vous dire, capitaine ?

—Nouvelle Pénélope, mettez vos prétendants à l'épreuve ; que celui qui vous prouvera le plus de dévouement devienne votre préféré.

—Très bien dit. Mais l'épreuve, que sera-t-elle, capitaine ?

—Voici, ma chère enfant. Nous allons organiser une petite noyade pour rire. Jetez-vous résolument à l'eau, en pleine mer, et choisissez pour époux celui de vos amoureux qui se sera précipité dans les flots pour vous sauver. Au reste, pour vous, la belle, pas le moindre danger ; vous pouvez m'en croire. Un canot de sauvetage est là, tout prêt pour vous recevoir.

Le projet de l'officier s'accomplit à la lettre. A un moment, Paula feint de se laisser tomber à la mer. Immédiatement, deux des jeunes gens sautent par dessus le bastingage. Le troisième ne bouge pas. Mais les deux premiers, terre-neuve d'occasion, ne savaient pas nager. Ce fut à grand'peine qu'on les repêcha. Quand à Paula, elle était depuis longtemps en sûreté dans le canot disposé pour elle.

—Eh bien ! lui demanda le capitaine en la retrouvant sur le pont, êtes-vous fixée, maintenant ?

—Mais non, moins que jamais. Ne sont-ils pas deux qui se sont jetés dans la mer ?

—C'est vrai. Mais tenez, mademoiselle, entre ces deux-là, je vous prie de croire que mon cœur ne balancerait pas.

—Comment ?

—Non ! Je ne voudrais, moi, ni de l'un ni de l'autre. Voyez donc ! des jeunes gens, des fous, qui se jettent à l'eau sans savoir nager ! Quel manque de réflexion ! quelle légèreté !

—Vous avez raison, capitaine. Des gens aussi dépourvus de bon sens feront de bien tristes maris.

—Pitoyables ! Et, à votre place, moi, je prendrais...

—Le troisième, peut-être ?

—Le troisième, précisément, celui qui n'a pas bougé, l'égoïste.

Eh bien ! non : elle a choisi... le capitaine. Et c'est bien fait.

PHILIBERT AUDEBRAND.

ÇA ET LA

L'Académie des sciences morales et politiques vient de recevoir de M. Laqueau, communication de ses intéressantes recherches sur les conséquences, au point de vue de la population, des guerres auxquelles la France a pris part depuis cent ans, de 1792 à 1892.

De 1792 à 1815, 4,500,000 Français ont été appelés sous les armes, et la moitié au moins a succombé sous le feu de l'ennemi, ou a été décimée par les maladies.

La longue période de paix de 1815 à 1852, avait permis à la France de se refaire ; mais les guerres de Crimée, d'Italie, du Mexique et de Cochinchine, avec la campagne de 1870, enlevèrent à leur tour 1,500,000 hommes. Tout en tenant compte de la proportion dans laquelle nous avons pu réparer ces pertes, et sans parler des expéditions de Tunisie, du Tonkin, de Madagascar et du Dahomey, il n'en est pas moins établi que, de 1792 à 1892, la guerre aura coûté à la France, 3,725,000 hommes.

* * *

FAIRE FIASCO. — Peu de personnes connaissent l'origine de l'expression *faire fiasco*, cependant si usitée.

Un journal italien l'explique de la façon suivante : Vers la fin du dix-septième siècle, Dominica Biancolelli était le plus célèbre arlecchino de Bologne. Il se présentait chaque soir en public avec un nouveau monologue, qu'il improvisait séance tenante, s'inspirant de n'importe quel sujet, souvent d'un simple accessoire qu'il apportait de la coulisse.

Un soir, Biancolelli fit son entrée avec un volumineux flacon de vin, au sujet duquel il commença son inévitable boniment.

Malheureusement, il n'était pas en train, ses saillies ne portaient pas, et le public impatienté se mit à murmurer, puis à siffler. C'est alors qu'Arlecchino, retrouvant pour un instant son esprit d'à-propos, s'adresse à son flacon et lui dit sur un ton de reproche : "Vois-tu, c'est de ta faute si je suis si bête ce soir !" Puis il le jette à terre. Quelques spectateurs rirent de bon cœur, mais la soirée était perdue pour Biancolelli.

Depuis cette incident, le public bolonais prit l'habitude, chaque fois qu'un artiste le mécontentait, de dire : *E il fiasco d'Arlecchino*, ou simplement : *E un fiasco*. Ce terme se répandit ensuite dans toute l'Italie, puis dans le monde entier.

ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS

Les aventures et les mésaventures de douze types bien à part, croqués sur le vif par la plume alerte du poète Fréchette : voilà ce que nous offre le joli volume que j'ai sous la main et dont M. Louis Patenaude s'est fait l'éditeur.

J'avais déjà lu, avec beaucoup d'intérêt, cela va sans dire, ces désopilantes monographies, à mesure qu'elles paraissaient dans le *Canada-Artistique* et dans son successeur, le *Canada-Revue*. Je les ai relues avec plaisir dans le volume, et je me propose d'y revenir encore lorsque je sentirai le besoin de me déridier un peu.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que la note drôlatique soit la seule qui résonne dans ces douze portraits, j'allais dire dans ces douze chants. C'est sans doute la note dominante, mais il y a aussi maints passages du livre où vous sentez les pleurs humecter votre paupière. C'est que M. Fréchette reste poète lors même qu'il écrit en prose ; c'est que les replis du cœur humain lui sont connus ; c'est que, comme tous les favoris des Muses, il a le don — est-ce bien un don ? — de ressentir lui-même, avec une vérité cruelle dans son intensité, les impressions gaies ou tristes qu'il décrit.

En le lisant on s'émeut, on rit, on pleure, mais on s'ennuie si peu que l'on voudrait prolonger indéfiniment le plaisir que l'on éprouve à parcourir ces pages toutes vibrantes de sentiment ou de franche gaieté.

Les tableaux qu'il étale à nos yeux sont vivants. Il a prodigué les couleurs de sa palette de façon à les rendre à la fois chatoyants et vrais. Ce n'est pas tout à fait du réalisme. On sent qu'il a un peu débarbouillé ses personnages afin de les rendre plus présentables ; mais sous la toilette artistique dont il les a drapés, on les voit apparaître bien frappants de ressemblance.

Homme de bonne compagnie, M. Fréchette a dû polir un peu le langage de son George Lévêque, de Dupil, de Grelot et de Drapeau. Le lecteur lui en saura gré d'autant plus volontiers que, tout en adoucissant quelque peu leurs expressions parfois trop énergiques, il nous les présente tels qu'ils sont ; si bien qu'après l'avoir lu, on se forme une idée absolument exacte du type qu'il a voulu décrire.

MOTS POUR RIRE

Un jeune paysan naïf et candide va consulter une somnambule extra-lucide, à qui il demande des éclaircissements sur le sort qui lui est réservé.

La pythonisse de répondre :

—Vous souffrirez de la misère jusqu'à trente ans.

—Et après ? reprend l'homme des champs.

—Après ? Vous y serez habitué.

Le préfet X... est mandé par le ministre de l'Intérieur, qui l'interpelle vivement :

—Pourquoi n'avez-vous pas suspendu le maire de Brélan-la-Forêt ?

—Que lui reproche-t-on ?

—On l'accuse d'être l'homme de paille du député réactionnaire.

—Ah ! monsieur le ministre, si c'était un homme de paille, il y a longtemps que son conseil municipal l'aurait mangé.

NOTICE

Subscribers and advertisers are requested to send money by either post-office orders, registered letters or express-orders, never by checks.



W. P. HARRISON & CO., Clerk No. 12, Columbus, O.

General or local Agents. \$75
 Ladies.org-nis. The
 a week. Exclusive territory. The
 Rapid Dish Washer. Washes all the
 dishes for a family in one minute.
 Washes, rinses and dries them
 without wetting the hands. You
 push the button, the machine does
 the rest. Bright, polished dishes,
 and cheerful wives. No scalded
 fingers, no soiled hands or clothing.
 No broken dishes, no mess. Cheap,
 durable, warranted. Circulate free

NEW METHOD French Language and Conversation

BY PROF. F. BERGER

Price 75c. Can be had of any bookseller

A SAMPLE COPY will be sent by mail,
 prepaid, on remittance of half-price, or 33
 cents, in postage-stamps or otherwise, to

PROF. F. BERGER,

French Academy,

853 Broadway, New York.

Le Maître de Français

MONTHLY REVIEW

Head Office : - - - 2269 St. Catherine Street, Montreal

BRANCH OFFICES

CANADA

OTTAWA.—MM. FLEURY & FICHOT (The School of Languages), 138 Wellington St.

TORONTO.—MR. JOHN P. McKENNA, 80 Yonge Street.

UNITED STATES

BOSTON.—M. G. ALBA RAYMOND (College Lafayette), 112 Berkeley Street.

CHICAGO.—MM. A. R. McCLURG & Co., Madison and Wabash Streets.

NEW YORK.—M. F. BERGER (Académie Française des Etats-Unis), 853 Broadway.

WASHINGTON.—J. D. GAILLARD, corner F. and 9th Streets.

TERMS OF SUBSCRIPTION :

ONE YEAR	\$2.00
SIX MONTHS	1.25

Les abonnés du MAITRE FRANÇAIS ont le privilège de lui envoyer à corriger autant d'exercices et de compositions qu'il leur plaît, moyennant QUINZE CENTS en timbres-poste par correspondance.

CINCINNATI, OHIO.

ANDRÉ NOUGARET

Successor of F. ORSIER

MARCHAND DE VIN

IMPORTATEUR

Vins et liqueurs délivrés à domicile sans frais.

27 E Fourth Street

J. MARIEN

Ladies & Gentlemen'

HAIR DRESSER

Hair Goods, Perfumery and Toilet
Requisites of all descriptions.

SPECIALTY : Ladies' Hair Dressing and Shampooing.

Bell Telephone 4779

2300 & 2302 St. Catherine St.

MONTREAL

P. DORMEY

Horloger-Bijoutier

*SPECIALITÉ DE TRAVAUX FINS
EN HORLOGERIE.*

663 VINE STREET

CINCINNATI, OHIO.

JEANNETTE, PA.

HOTEL COLOMBE

Café Français

L. A. ESCHALLIER, - Propriétaire

LITERARY and COMMERCIAL
TRANSLATIONS.

Address, LOUIS TESSON,

29 Mansfield St., Montreal.

125 VINE STREET (Burnet House Block),
CINCINNATI, OHIO.

Le soussigné, qui, ces vingt dernières années, a été, en différentes parties du monde au service actif de

Messrs. THOS. COOK & SON,

les directeurs si renommés d'excursions et de banques à l'étranger, vient d'être nommé par eux leur représentant à Cincinnati, avec bureau à l'adresse ci-dessus désignée.

Il va sans dire que d'un agent ayant une telle expérience personnelle, les clients sont à même d'obtenir des renseignements certains sur tous les pays visités par les touristes, et peuvent se faire établir des projets d'excursion, avec prix, pour l'Europe, le Nil, la Palestine, l'Inde, la Chine, le Japon et l'Australie.

Dans l'espoir d'être honoré de votre patronage, je suis,

Votre dévoué serviteur,

DURRANT THORPE.

P. S.—On peut se procurer des billets de passage pour toutes les lignes de vapeurs. Emission de Traités, de Billets de parcours et de Lettres de Crédit.

SCHOOL FOR BOYS

429 SOUTH SALINA ST.

SYRACUSE, - N. Y.

Scholars prepared for best Colleges and Scientific Schools. Only a limited number accepted, and careful attention given to the individual needs of each.

CHAS. C. SHERMAN, B.A., (YALE),

PRINCIPAL.

LE SAMEDI

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

Publication Littéraire, Humoristique, Scientifique et Sociale.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: - LIONEL DANSEREAU

Abonnement: Un An, \$2.50; Six Mois, \$1.25 (strictement payable d'avance)

PRIX DU NUMERO, 5 CENTIMS

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. DANSEAU, BELLEAU & CIE, No 516 RUE CRAIG, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI", MONTRÉAL.

Hamilton Ladies' College

AND CONSERVATORY OF MUSIC

... Established 1860 ...

All its College work taught by Professors who are honor graduates of Universities and Colleges. Pupils can find here any subject they may desire, either University or Preparatory, with Diploma at the end of each Course. The College has nearly 450 graduates.

THE CONSERVATORY OF MUSIC teaches Piano, Organ, Violin, Guitar, Harp, any instrument required.

It prepares for the degree of Bachelor.

THE ART DEPARTMENT furnishes splendid advantages: Crayon, Water Colors, Oils, China, etc. The Art Master gives personal instruction to each Pupil.

The College building contains over 150 rooms, spacious and beautiful Parlors, Halls, Dining room.

No healthier building in the Dominion. Daily exercises in walking and physical culture.

For Catalogue and Terms, address the Principal

A. BURNS, S.T.D., L.L.D.



All Sensible People

Travel by the

Canadian Pacific Railway



GRAND TRUNK REFRESHMENT ROOMS

... BONAVENTURE STATION ...

MONTREAL

The most Elegant Railway Refreshment Rooms on the Continent.

ELECTRIC FANS

Meals Served at All Hours at Reasonable Rates

☞ **CUISINE UNEXCELLED** ☞

H. L. McGUIRE, - - - *Lessee and Manager*

WHAT IS THE MATTER?

TOOTH-ACHE!

STOP-IT!! HOW??

—USE—

STOP-IT!

The Great TOOTH-ACHE Remedy

Sold everywhere, 15c. a bottle.

WALLACE DAWSON

169 ST. LAWRENCE ST.

QU'AVEZ-VOUS ?

LE MAL DE DENTS!

Arrêtez-le!! Comment??

EMPLOYEZ LE

STOP-IT!

Le Grand Remède du Mal de Dents

En vente partout, à 15c. la bouteille.

WALLACE DAWSON

169 RUE ST-LAURENT, MONTRÉAL.



Established since over 40 years.

CHARLES LAVALLÉE

Successor to A. LAVALLEE

35 St. Lambert Hill, Montreal

MUSICAL INSTRUMENTS ALWAYS ON HAND.

An assortment of the best BRASS and STRINGED INSTRUMENTS from the best European makers. Also, VIOLIN, VIOLA, VIOLONCELLO, GUITAR, BANJO, STRINGS of superior quality. Repairs of every description.

Specialty: Repairing of Violins and Harps.

Artist and Ladies' Violins made to order.

IT PAYS TO ATTEND THE BEST!

CENTRAL
BUSINESS COLLEGE.

CORNER YONGE AND GERRARD STREETS, TORONTO

Is undoubtedly the largest and best equipped Business College in Canada; investigate before you decide what College to attend. A poor selection means a failure, a good selection means success. We never offer inducements like the payment of railway fare, cheap tuition or guaranting situations, in order to secure patronage. Thorough work is the great magnet which draws students to the college. Our former students who are now occupying some of the best positions in Canada and the United States, speak in glowing terms of our College, and the result is that our schools in Toronto and Stratford are well filled with energetic young men and women from the homes of representative business, professional and agricultural men throughout Canada. COMMERCIAL SHORTHAND, PENMANSHIP and ENGLISH COURSES. Students admitted at any time.

Catalogues free.

SHAW & ELLIOTT, Principals.

M^{me} DEMONGEOT,
721 11th Street, N. W.
WASHINGTON.

MME DEMONGEOT'S LADIES' INVISIBLE WIGS,

GENTS' FINE WIGS,

HAIR DRESSING, CUTTING AND SHAMPOOING,

DEMONGEOT'S HYGIENIC HAIR DRYER.

In this Establishment will be found always the best quality of goods in HAIR and PERFUMERY LINES, such as Waves, Curls, Braids, Frizzes, Half Wigs, Puffs and Rolls, etc. Demongéot's Ambrosial Hair Tonic, Eau de Quinine, Eau Sedative, Brilliantine and Per Oxide of Hydrogen for Blonding and Bleaching the Hair and Instantaneous Hair Dye. None but the very best material used for its manufacture.

Demongéot's Patent Braid Mounter, Weaving Apparatus and Hair Rooting Machine for sale to the trade, and sent to every State.

Free Consultation for the Disease of the Hair and Scalp.

THE
Livingston Park Seminary

ROCHESTER, N. Y.

FOUNDED IN 1858

BOARDING AND DAY SCHOOL

FOR YOUNG LADIES AND CHILDREN

Special attention given to Music and
the Modern Languages

Young : Ladies : fitted : for : College

For Circulars and terms, apply to

MISS G. C. STONE,

Principal
Principal

School re-opens, September 20th, 1898

The Highest Standard of Excellence in Point of
Flavor, Nutrition and Digestibility

Has been attained by

JOHNSTON'S FLUID BEEF

The public have a positive guarantee that they are getting the best possible form of concentrated nourishment.

REFUSE ALL SUBSTITUTES.

CAFÉ DE L'ARCADE

Maison Française de Premier Ordre

2336 RUE STE-CATHERINE

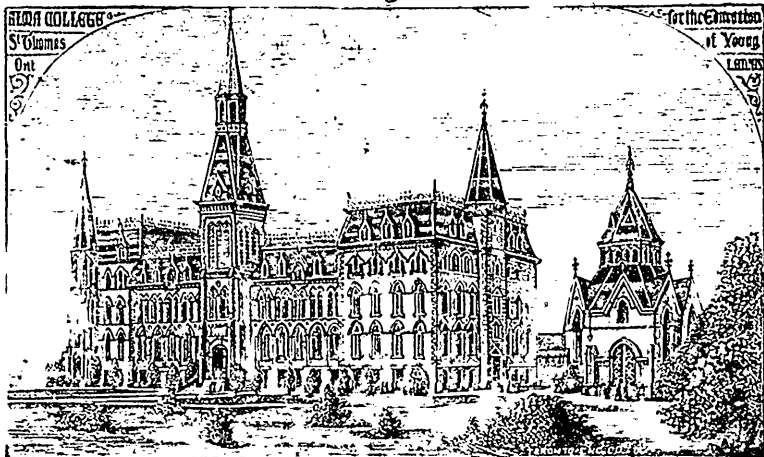
MONTREAL, CAN.

DEJEUNER de 7.30 h. à 10 h. DINER de midi à 2 h.

SOUPER de 5.30 à 8 h.

SALLE PARTICULIÈRE POUR DAMES

PRIX MODÉRÉS



ALMA THE LEADING CANADIAN COLLEGE FOR YOUNG WOMEN

Graduating Courses in Literature, Languages, Music, Fine Arts, Elocution, Commercial Science.

Faculty of 20 University Graduates and Certificated Teachers.

Attendance 200 from all parts of America.

For 60 pp. illustrated catalogue write Principal AUSTIN A. M.

SAINT THOMAS, ONT.

HAIR-DRESSING ESTABLISHMENT

3 PATENTS / PRIZE MEDALS

at the Exhibitions of PARIS, VIENNA & LYONS



PROFESSOR J. ROCHON

912-14th Street, N.W. Branch 716 11th St. N.W.

WASHINGTON D.C.

IMP. ROUE LYON

Imprimé par Dansereau, Bolleau & Cie, 516 Rue Craig, Montréal.

REÇU LE
25 JUN 1975
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
DU QUÉBEC